

Gabriele Garbolino : une légende entre deux mondes

Dans son atelier, l'artiste lève le voile sur des œuvres silencieuses. Par où commencer le périple dans l'art de Garbolino ? Peut-être par la découverte des diverses matières maîtrisées par l'artiste : le plâtre, le bronze, le marbre, l'aluminium ou encore le bois. Chaque texture offre une voie d'accès vers un univers qui se manifeste sous des aspects contrastés.

Au cœur de cet art apparaît le visage humain, ce qui constitue une audace en une époque séduite par le bannissement de l'apparence humaine. Garbolino, lui, est intemporel. Il se saisit des grandes thématiques : l'harmonie de la forme, la dualité d'une présence, la féminité, la rencontre, la modernité et ses périls, la place de l'homme et de l'animal dans la création, l'intériorité, le dialogue avec les arts classiques, l'émergence d'une masculinité toute de dignité, l'enfance et sa source poétique.

Garbolino est un créateur qui élargit sans cesse le regard, comme s'il ne devait oublier personne dans son Arche de Noé : de sa main inspirée, il embarque l'homme et la femme, la jeunesse et la maturité, l'Antiquité et les temps modernes, l'eau et l'air, le feu et la terre, la sérénité et le nécessaire questionnement.

Libéré de la piètre exigence de « se trouver » (et du risque de se répéter), il a pour évidence une éthique le poussant à unir, à accueillir, à englober. Ses bras sont ouverts, semble-t-il. Et ses mains sont heureuses de pétrir la vie pour lui rendre hommage. Les portraits subtils qu'il réalise sur commande participent de cette même dynamique. Garbolino perçoit, intègre, capte, puis, dans un mouvement d'ordre spirituel, il restitue une énergie, une intériorité, un mystère. Rien n'est froid ou désincarné. La matière est animée du souffle vital qui le fascine.

Être sculpteur, n'est-ce pas relever le défi de la matière? N'est-ce pas insuffler une vie nouvelle à ce qui semble inerte ?

L'art égyptien d'antan était nourri de rites magiques. Garbolino y fait allusion à travers une œuvre intitulée «*Soffio*». Un torse et des jambes – exempts de visage – murmurent que certains vestiges, au-delà des siècles, ne perdent rien de leur présence. C'est là un axe important de l'art de Garbolino : se jouer des époques, aller d'un siècle à l'autre et, peut-être, repousser pour un temps la menace de l'effacement.

La beauté peut offrir un rempart contre le vide. Garbolino n'hésite pas à convoquer cette précieuse amie. Elle lui inspire de délicates formes — comme autant de protections pour qui se voit confronté à l'époque brutale qui est la sienne, si abondante en mécaniques inquiétantes, si riche en obscène abondance.

Le monde d'aujourd'hui éructe mille monstruosités. Garbolino lui oppose son geste de sculpteur ainsi que ses créations accompagnées d'une interrogation, d'un regard bienveillant, d'un espoir d'harmonie.

Parfois Garbolino fait l'impasse sur le monde d'aujourd'hui. Il l'oublie, il s'en préserve, il le rend inoffensif pour mieux aller vers l'essentiel et poursuivre la rencontre avec les formes qui l'habitent.

Mais le sculpteur ne saurait tourner le dos à la modernité qui l'entoure : elle l'interpelle, parfois le blesse. Il s'agit par conséquent d'oser la confrontation entre un monde intérieur attiré par une recherche d'harmonie et un monde extérieur qui la menace. Cette tension, loin de dénaturer l'art de Garbolino l'enrichit. Peut-être même qu'elle l'anoblit, car le sculpteur ose se projeter au-delà de son élan premier pour proposer au public une réflexion sur les temps modernes.

Cependant, par fidélité à lui-même, Garbolino ne cesse de revenir à ses fondamentaux, à savoir la présence humaine, celle de la femme et celle de l'homme. On la découvre dans une œuvre intitulée «*Adam et Eve*» : de grands fragments de corps émergent du bois pour nous emporter dans la contemplation de qui nous sommes, simplement offerts au geste du sculpteur qui dialogue avec notre mystère.

Dans la métaphorique Arche de Noé, censée sauver du naufrage la totalité de la création, figurent non seulement les humains et les animaux, mais également les végétaux. On retrouve chez Garbolino ce souci d'universalité. Rien ne doit être oublié ! Le brin d'herbe possède sa dignité. L'homme n'est pas le dominateur du monde. Il en est un élément. Et il se doit de porter un regard respectueux sur tout ce qui vit.

En cela, Garbolino est bien de son temps. Il nous rappelle que l'humanité ne peut exister qu'en maintenant une forme d'harmonie avec ce qui l'entoure. Dans cette perspective, «*Pier delle vigne*», qui montre un homme dont le bras tendu a forme de branche, offre l'image d'une osmose avec le végétal, comme pour suggérer que l'homme pourrait se perdre s'il se situait au sommet d'une hiérarchie artificielle.

La sculpture appelée «*Gulliver*» met en scène de multiples fragments de visages qui sont peut-être le signe tantôt d'une peur tantôt d'un espoir : peur face à la multiplicité des humains qui ne cessent de s'opposer les uns aux autres ou de se mécaniser, mais aussi espoir qu'au-delà de leur diversité une forme de communauté puisse prévaloir.

A vrai dire, le sculpteur qui fait émerger du bois un fragment d'Adam et d'Eve ne se limite pas à la célébration de majestueux archétypes. Il ose le voyage dans la vie réelle ; il regarde le monde tel qu'il est ; il en est affecté, mais ne fuit pas. Lui le sculpteur qui pourrait ne vivre qu'entouré de formes rassurantes n'en fait pas un refuge. Il se positionne au cœur d'un premier bastion pour porter un regard lucide sur ce qu'il voit. En somme, il se situe « entre deux mondes » le sien qu'il porte en lui-même, riche de

beauté, et un autre, prodigieusement multiple, qui tantôt le séduit, tantôt l'agresse, formidable assemblage d'êtres et de formes que le sculpteur voudrait intégrer dans un monde cohérent, animé et vivant, comme si son art avait le pouvoir magique de proposer la synthèse tant espérée.

Lorsque, dans son atelier ou dans une exposition, notre regard passe d'une sculpture à une autre, un fil se tisse entre les œuvres, une mélodie commune se fait entendre, comme si le sculpteur nous invitait à partager son intuition que tout élément de la création est l'instrument d'un grand orchestre.

Ainsi, au-delà de l'apparente diversité des sculptures s'écrit un récit de grande ampleur qui nous invite à admirer la richesse du vivant et son émouvante unité. Seul un artiste d'envergure peut, tout au long de son existence, se livrer à cette conquête et développer un regard qui ne néglige ni les animaux, ni les anonymes, ni la foule, ni les égarés des temps actuels.

Sculpture après sculpture, Garbolino compose une légende, comme s'il fallait que certains artistes donnent de l'ampleur à notre regard et nous convie à la contemplation du monde.

Jacques Biolley